

I. — PARTIE THEORIQUE.

PRINCIPES DE LITTÉRATURE.

IV. PARTIE.

LES MOYENS DE SE FORMER LE STYLE.

VIIe Leçon. — L'art de se corriger.

1. De corriger ce que l'on écrit c'est une tâche aussi ingrate que nécessaire. Elle est *ingrate* : car, une fois que l'on a amené une phrase, une page, du vague de la première conception jusqu'à la précision au moins approximative que communique l'écriture aux pensées qu'elle objective sur le papier, le plaisir de la production tend à disparaître. On est un peu las du grand effort dépensé et l'on voudrait songer à autre chose. L'esprit se refroidit, et répugne à repasser sur le sillon qu'il a tracé avec fatigue, sinon avec ennui. — Tâche *nécessaire* cependant, et qui est la condition d'une perfection relative. Si habile ou si exercée que soit une main, il est impossible qu'elle n'ait pas donné quelque coup de crayon de travers, laissé échapper quelques fautes de langue ou de goût. Il s'agit donc de préciser les nuances, d'alléger les phrases, de redresser la pensée, là où une expression maladroite et insuffisante la fait fléchir. C'est à ce prix seulement qu'une œuvre, quelle qu'en soit les proportions — vastes ou exigües — se tient et a chance de plaire aux gens de goût.

* * *

2. Et si cet humble travail de correction paraissait à quelqu'un mesquin et oïseux, l'on pourrait citer, parmi ceux qui s'y sont volontairement astreints, les plus grands noms de notre littérature.

Dieu sait si La Rochefoucauld, l'auteur des *Maximes*, se défendait de passer pour homme de lettres ; sa vanité de grand seigneur l'incitait à traiter légèrement son œuvre afin de paraître supérieur à elle. Ce qui ne l'empêchait pas de revoir, de retoucher, de remanier son manuscrit avec le soin le plus consciencieux et le plus diligent. — " Il y a, dit son ami Segrais, des maximes qui ont été changées plus de *trente* fois ! "

Et La Fontaine, dont les vers charmants sentent si peu l'effort et ont l'air de couler de source, pensez-vous qu'il fût le "paresseux de génie" sous les traits duquel on se plaît à nous le représenter? M. Walkenaër a retrouvé la première ébauche de la fable intitulée "le *Renard*, les *Mouches* et le *Hérisson*," et a constaté que de ce texte primitif il ne reste que *deux* vers dans le texte définitif!

Les manuscrits des *Sermons* de Bossuet sont couverts de ratures, de corrections, de renvois! Buffon recopia *dix-huit* fois ses "Epoques de la nature"! Chateaubriand nous apprend qu'il a refait jusqu'à *six* fois la même page. Ce labeur de style, Flaubert l'a poussé jusqu'à la manie; ses lettres sont un gémissement continu, une plainte sans fin. V. Hugo et Daudet n'ont pas agi autrement.

Ainsi, les plus grands écrivains se sont fait un devoir de refondre, d'émonder, de nettoyer leur style. Ils ont estimé que les premiers jets de leur verve étaient trop chargés de scories pour demeurer tels quels; et ils les ont longuement et laborieusement filtrés jusqu'à ce qu'ils soient devenus transparents et purs. C'est une leçon qu'ils nous donnent; et nous serions bien imprudents ou bien téméraires de la mépriser.

* * *

3. *A quel moment faut-il se corriger?* — Il est peut-être difficile de poser une loi générale, et cela dépend du goût individuel ou des habitudes de chacun. Néanmoins quelques conseils ne sauraient entraver en rien cette liberté.

Il y a deux méthodes possibles: ou bien revoir instantanément son premier essai, — ou bien attendre quelque temps avant de faire ce travail de revision. La première s'impose, si l'on est pressé par la nécessité de livrer sa copie. La seconde semble préférable, si l'on dispose de son temps, et il serait sage de renvoyer à un jour ou deux la correction sérieuse de la composition.

En voici les raisons: — Quand on vient de terminer un travail, on éprouve généralement un moment de détente et de soulagement; l'imagination un peu surmenée sent le besoin de se reposer et de se rafraîchir. Si l'on s'impose de relire sur place ce que l'on vient de faire, on y mettra fatalement de la précipitation; l'esprit ne sera capable que d'une attention médiocre, il perd de son acuité et de son sens critique, et se hâte vers la fin. — De

plus, devant une page, dont l'encre est encore humide, on est trop prévenu *en faveur* de son œuvre. Les mots du texte restent en quelque sorte agrégés à notre mémoire ; les phrases se reproduisent d'elles-mêmes dans notre esprit encore tout échauffé ; les pages chantent en notre âme, pour ainsi dire, et nous bercent de leur mélodie intérieure. De là, de grands étonnements, quand le correcteur signale dans la suite telle ou telle faute grossière... On voit le danger d'une revision immédiate.

Il faut donc se donner le temps d'oublier ce que l'on a écrit, afin d'aborder son travail avec un esprit posé et attentif aux moindres détails. Il convient d'imiter les artistes qui, pour juger de l'effet produit par un coup de pinceau, reculent leur tableau et changent le point de vue. La composition littéraire doit subir le même recul, non plus dans l'espace, mais dans le temps. Et ce n'est pas seulement dans les affaires que la nuit porte conseil.

* * *

4. Sur *quel objet* doit porter la correction ? — Remarquez bien, lecteur, que nous ne traitons pas en ce moment du remaniement du *fond*, du plan, des idées, de leur enchaînement ; nous parlons du style, de la *forme*, spécialement de la phrase.

a) — D'abord les *mots répétés*. Il est évident que la répétition des mêmes mots est légitime, toutes les fois qu'elle est nécessaire ou utile à la pensée elle-même. Ce cas est assez rare, ou du moins n'est pas très fréquent. Mais comment défendre du blâme des passages comme ceux-ci ?

“ L'histoire *doit* être le livre de maximes des peuples, le régulateur de leur conduite, la boussole avec laquelle les nations *doivent* interroger les champs de l'avenir ouverts devant elles, pour y tracer la route qu'elles *doivent* s'y frayer.”

Trois fois le verbe *devoir* en trois lignes ! c'est au moins deux fois de trop.

Fénelon, dans la description de la grotte de Calypso, prête le flanc à une semblable critique : la répétition des termes : *aoux, formait...* finit par fatiguer le lecteur. (Voir “REVUE : année 1900,” page 124.)

b) — Autre observation, plus importante encore : la *concision*. Cherchez toujours à resserrer vos phrases, à abrégier le circuit logique que chacune d'elles fait parcourir à l'esprit de quiconque vous lit. Mais qu'entend-on par concision ?

Il y a dans une phrase des mots essentiels, dépositaires de l'idée elle-même, le sujet, le verbe, l'attribut, et les articulations qui lient les propositions entre elles : ceux-là sont tous nécessaires, il n'y faut pas toucher. Il en est d'autres qui ne sont que des auxiliaires sans valeur, ni signification propre ; ainsi les pronoms, les conjonctions, les prépositions. Toutes les fois que l'on peut retrancher quelques-unes de ces excroissances, sans nuire au fond même de la pensée et à l'harmonie de la phrase, il faut le faire.

En vous corrigeant, demandez-vous toujours : N'y aurait-il pas moyen d'alléger cette phrase, de l'exprimer en une formule plus vive et plus brève, de lui donner un relief plus saillant ? C'est en pratiquant cette méthode d'émondation qu'on arrive à la condensation, à l'intensité, à la force. Pratiquez, sans hésiter, le conseil de cette femme d'esprit du XVII^e siècle, qui disait : "Chaque phrase retranchée vaut une pistole, et chaque mot supprimé vaut un écu." Donnons quelques exemples à l'appui de cette théorie.

Ouvrons le livre des *Maximes*. La Rochefoucauld avait d'abord écrit :

Tout le monde se plaint de sa mémoire, et presque personne ne se plaint de son jugement, parce que tout le monde croit en avoir beaucoup.

Il y a dans cette phrase des mots répétés inutilement, et un membre qui est absolument superflu. A la réflexion, l'auteur se corrige, et voici le texte définitif :

Tout le monde se plaint de sa mémoire, et personne de son jugement.

Le même écrivain opère le même travail sur la maxime suivante ; comparez les deux versions :

Il n'y a point de plaisir qu'on fasse plus volontiers à un ami que celui de lui donner des conseils. — *Correction* : On ne donne rien si libéralement que ses conseils.

Il serait facile de multiplier les exemples de ce genre ; la suite, du reste va corroborer davantage nos assertions.

c) — Il y a lieu de veiller aussi à la suppression des adjectifs, des *épihètes oiseuses* : ce que l'on peut essayer presque toujours avec succès, quand ces qualificatifs n'ajoutent rien au sens de l'idée dominante.

Fénelon, et surtout Massillon, ont introduit dans leur style quantité d'épihètes, entachées de ce défaut : c'est pourquoi leur diction perd de sa vigueur, de sa liberté d'allure et de la force des pensées.

Supprimez également les termes insignifiants, sans couleur, les locutions sans contour et sans forme : la prolixité est plus fréquente que la sècheresse. Le travail de la correction doit être, avant tout, un travail de concentration, destiné à rendre l'unité de la phrase plus simple et plus visible. Il faut avoir toujours présent à l'esprit ce vers de Boileau :

Ajoutez quelquefois, et souvent effacez.

d)—Il est indispensable de rétablir, par des corrections appropriées, l'*harmonie* dans les phrases où il y a des consonances et l'*équilibre* dans celles où les membres sont disproportionnés. — Citons un exemple : c'est une phrase finale, dans une analyse littéraire de la fable intitulée : "*Le Meunier, son fils et l'âne*."

"La propriété *surprenante* et *délicate* de l'expression et la justesse *piquante* des images, une *familiarité* exempte de *trivialité*, par dessus tout la *gaieté* franche et la *vivacité*, voilà ce qui fait le charme incomparable d'un petit chef-d'œuvre qu'on n'imagine pas avoir pu être écrit par un autre que par La Fontaine."

Cette phrase est très médiocre, parce que son auteur a omis de la corriger ; il y a manque d'harmonie dans la première moitié, où les épithètes symétriques riment ensemble ; quant à l'autre moitié, outre qu'elle est banale, elle est lourdement exprimée.

On pourrait proposer la correction suivante, en conservant, autant que possible, les mêmes termes :

"La propriété *élégante* de l'expression et la justesse *originale* des images, une *familiarité* exempte de bassesse, par dessus tout la *gaieté* sincère et la *vivacité*, voilà ce qui fait le charme incomparable de ce petit chef-d'œuvre, bien digne en tous points d'un La Fontaine."

Il est aisé de voir le procédé : élimination de mots sans valeur, resserrement de la pensée, équilibre et harmonie, concision en un mot, qualité rare et qu'on n'apprécie, comme elle le mérite, que quand on s'aiguise l'oreille et le goût dans le commerce des bons écrivains. Lisez La Bruyère, lisez L. Veuillot, et cherchez, en les lisant, ce que vous pourriez retrancher de leur phrase. *Rien*, le plus souvent, parce que ce travail que vous tentez à leur propos, ils l'ont déjà fait eux-mêmes.

* *

5. Arrêtons-nous : il y aurait encore d'autres conseils à suggérer ; ceux que nous venons d'émettre suffiront aux esprits attentifs à la culture de leur style. Toute phrase, on le voit, est *une œuvre* en miniature, puisque c'est la plus courte des évolutions où peut s'enfermer l'âme humaine avec ses facultés diverses : intelligence, imagination, sensibilité, sens de l'harmonie et de l'ordre. C'est aussi *une œuvre d'art*, puisque l'art ne commence qu'avec le dessin de la forme, dessin pur et net qui fixe ce qui était flottant, qui emprisonne et l'immobilise pour toujours dans les lignes d'un contour défini et achevé. (1)

(1) D'après les notes de M. P. DE LABRIOLLE.

II.—PARTIE PRATIQUE.

N° I.

LE PAYSAN DU DANUBE.

Il ne faut point juger des gens sur l'apparence.
Le conseil en est bon ; mais il n'est pas nouveau.
 Jadis l'erreur du souriceau
Me servit à prouver le discours que j'avance ;
 J'ai, pour le fonder à présent,
Le bon Socrate, Esope, et certain paysan
Des rives du Danube, homme dont Marc-Aurèle
 Nous fait un portrait fort fidèle.
On connaît les premiers ; quant à l'autre, voici
 Le personnage en raccourci.

ANALYSE LITTÉRALE.

1 v.—Ce vers est devenu un proverbe, aisé à comprendre.—Loc. : Sauver les apparences : ne laisser rien paraître de blâmable. — Il y a apparence que... quelle apparence y a-t-il...? En apparence : d'après ce qu'on voit, ce qui paraît.

2 v.—“ En ” : de cela, de cette vérité. — *En* s'emploie assez souvent pour rappeler toute une proposition déjà énoncée, une pensée tout entière.

3 v.—Ce vers rappelle la fable 5 du livre VI : “ Le cochet, le chat et le souriceau,” ainsi que l'adage qui la termine : “ Garde-toi, tant que tu vivras, de juger les gens par la mine.”

4 v.—“ Discours,” propos, récit. On voit que ce mot avait autrefois une acception plus étendue qu'aujourd'hui.

6 v.—L'auteur veut dire que “ Socrate et Esope ” étaient tous deux d'une laideur proverbiale. — “ Certain ” inspire l'idée qu'il s'agit d'un conte inventé, et non d'un fait et d'un personnage réels.

7 v.—“ Marc-Aurèle,” empereur romain et philosophe stoïcien, mort en l'an 180 de notre ère. Il avait fait souvent la guerre aux Germains : c'est le seul fondement de la citation.

8 v.—“ Portrait fidèle.” Non ; l'empereur n'a rien laissé de semblable dans ses ouvrages.

10 v.—“ En raccourci.” Expression plus usitée alors qu'aujourd'hui ; elle signifie : en abrégé.

Son menton nourrissait une barbe touffue ;
 Toute sa personne velue
 Représentait un ours, mais un ours mal léché :
 Sous un sourcil épais il avait l'œil caché,
 Le regard de travers, nez tortu, grosse lèvre,
 Portait sayon de poil de chèvre,
 Et ceinturé de joncs marins.
 Cet homme ainsi bâti fut député des villes
 Que lave le Danube. Il n'était point d'asiles
 Où l'avarice des Romains
 Ne pénétrât alors, et ne portât les mains.
 Le député vint donc, et fit cette harangue :
 " Romains, et vous, sénat, assis pour m'écouter,
 Je supplie, avant tout, les dieux de m'assister :
 Veuillez les Immortels, conducteurs de ma langue,
 Que je ne dise rien qui doive être repris !

11 v.—" Nourrissait," produisait, portait ; la métaphore vient directement du latin. Fig. : Entretenir : il nourrit son amour, sa haine, ses passions...

13 v.—" Ours mal léché." Allusion à cette croyance populaire que les ours donnent la forme à leurs petits en les léchant. — Ces mots sont souvent appliquée à un homme difforme ou mal élevé, grossier.

15 v.—" Regard de travers" : cette expression doit être ici prise au figuré : le regard farouche, menaçant ; — elle peint le regard que la colère rend oblique. — " Grosse lèvre " : singulier pour le pluriel.

16 v.—" Sayon " sorte de manteau court, vêtement militaire des Gaulois et des Romains.

18 v.—" Bâti," fait de telle sorte, au physique et au moral : — Un homme bien... mal bâti." Il y a des cœurs plaisamment *bâtis* en ce monde." (Sév. L. 184.) Expression familière et énergique.

19 v.—" Lave," en parlant d'un fleuve ou de la mer : baigner, passer auprès. — Mot très fort au fig. : Laver ses péchés avec des larmes... Laver une injure, un affront : punir, venger.

20 v.—" L'avarice," sens latin : avidité, cupidité, désir ardent d'acquérir, de posséder. Il est à noter que ce vers contient l'idée essentielle de la fable, qui est mise en relief par deux mots rapides.

22 v.—" Le député." Sous les empereurs, les villes alliées ou sujettes avaient droit de porter plainte à Rome contre les gouverneurs.

23 v.—L'orateur s'adresse à la fois au peuple romain et au sénat. Ce vers prélude bien à l'invocation solennelle des dieux.

24 v.—C'est ainsi que Démosthène invoquait les dieux, au début de son plaidoyer sur la Couronne.

Sans leur aide, il ne peut entrer dans les esprits

Que tout mal et toute injustice :

Faute d'y recourir, on viole leurs lois.

Témoin nous, que punit la romaine avarice :

Rome est, par nos forfaits, plus que par ses exploits,

L'instrument de notre supplice.

Craignez, Romains, craignez que le Ciel quelque jour

Ne transporte chez vous les pleurs et la misère ;

Et mettant en nos mains, par un juste retour,

Les armes dont se sert sa vengeance sévère,

Il ne vous fasse, en sa colère,

Nos esclaves à votre tour.

Et pourquoi sommes-nous les vôtres ? Qu'on me die

En quoi vous valez mieux que cent peuples divers ;

Quel droit vous a rendus maîtres de l'univers ?

Pourquoi venir troubler une innocente vie ?

Nous cultivions en paix d'heureux champs ; et nos mains

Etaient propres aux arts ainsi qu'au labourage :

Qu'avez-vous appris aux Germains ?

Ils ont l'adresse et le courage :

S'ils avaient eu l'avidité,

Comme vous, et la violence,

27 v.—“ Aide, ” *fém.*, sans leur assistance, leur secours : aide est un terme plus général ; secours est plus particulier. — Prov. : Un peu d'aide fait grand bien. — Bon droit a besoin d'aide : il est bon de faire appuyer son droit même évident.

29 v.—“ Faute de, ” par manque de : C'est faute d'attention qu'il n'a pas corrigé cette erreur. — Sans faute : immanquablement.

30 v.—“ Témoin, ” ainsi employé, est invariable ; il y a ici, en effet, une ellipse : “ j'en prends à *témoin*, à preuve, à témoignage. ”

31-32 v.—La pensée est claire et énergique : les Romains oppresseurs sont seulement les instruments de la colère céleste.

33-38 v.—L'orateur laisse tomber sur la tête des Romains une menace dont la dureté et la précision sont bien marquées par l'ampleur de la période ; quatre alexandrins et deux petits vers ; et aussi, par le mélange des rimes.— Remarquez ces mots : “ craignez, craignez... transporte les pleurs... etc. ”

39 v.—Le tour interrogatif marque la force croissante des pensées — “ me die ” : est l'ancienne forme de la troisième personne du subjonctif ; “ dise ” est une forme moderne.

41...—Avec quelle âpre énergie le Barbare tonne contre Rome, au nom de la vertu qu'elle corrompt, de la vertu qu'elle opprime !..

44 v.—“ Arts ” ; comme l'indique le mot *mains*, il s'agit uniquement des arts mécaniques, que nous appelons aujourd'hui “ l'industrie. ”

46 v.—La *dextérité* a trait à la manière d'exécuter les choses ; l'*adresse* a

Peut être en votre place ils auraient la puissance,
 Et sauraient en user sans inhumanité.
 Celle que vos prêteurs ont sur nous exercée
 N'entre qu'à peine en la pensée.
 La majesté de vos autels
 Elle-même en est offensée ;
 Car sachez que les immortels
 Ont les regards sur nous. Grâce à vos exemples,
 Ils n'ont devant les yeux que des objets d'horreur,
 De mépris d'eux et de leurs temples,
 D'avarice qui va jusques à la fureur.
 Rien ne suffit aux gens qui nous viennent de Rome ;
 La terre et le travail de l'homme
 Font pour les assouvir des efforts superflus.
 Retirez-les ; on ne veut plus
 Cultiver pour eux les campagnes ;

rapport aux moyens physiques ou intellectuels de l'exécution ; l'*habileté* regarde le discernement des choses mêmes.

47-50 v. — Un peuple peut être assez avide, assez violent pour conquérir de force un pays, sans être en outre cruel, *inhumain* : l'un n'implique pas l'autre.

51 v. — Dans les provinces, le "prêteur" était à la fois gouverneur, magistrat, général : il cumulait tous les pouvoirs.

52 v. — "Entre... pensée" : l'esprit est considéré comme le siège de ce qui est pensé ; ainsi : il entre dans ma pensée... il me vient à la pensée... il me revient... etc.

53 v. — "Majesté" appliqué aux choses qui impriment le respect : la majesté du trône, de l'empire romain, du service, des cérémonies du culte.

56 v. — "Grâces" se dit en poésie et dans le style élevé ; d'ordinaire on écrit : *Grâce* à Dieu, au ciel : heureusement. — Quand il s'agit des choses — ici — ces mots signifient : par elles, par leur action.

58 v. — "De mépris," c'est-à-dire des preuves du mépris que l'on fait d'eux et de leurs temples.

59 v. — La rapacité de Rome est la marque dominante de leur esprit de conquête. — Jésus-Christ a eu raison de fonder la béatitude sur le détachement des biens extérieurs et l'estime des biens spirituels ! Les nations font *en gros* ce que l'individu fait *en détail*, en ce qui concerne la richesse : c'est une "fureur," une démençe, une folie.

É 2 v. — "Efforts superflus" : ces termes généraux sont éloquentes dans leur sens complexe et étendu.

63 v. — "Retirez-les" : on voit le geste énergique de l'orateur ; le mot revient plus bas, et cette répétition est pleine de vigueur.

Nous quittons les cités, nous fuyons aux montagnes ;
 Nous laissons nos chères compagnes.
 Nous ne conversons plus qu'avec des ours affreux,
 Découragés de mettre au jour des malheureux,
 Et de peupler pour Rome un pays qu'elle opprime.
 Quant à nos enfants déjà nés,
 Nous souhaitons de voir leurs jours bientôt bornés :
 Vos prêteurs au malheur nous font joindre le crime.
 Retirez-les : ils ne nous apprendront
 Que la mollesse et que le vice.
 Les Germains comme eux deviendront
 Gens de rapine et d'avarice.
 C'est tout ce que j'ai vu dans Rome à mon abord :
 N'a-t-on point de présent à faire,
 Point de pourpre à donner, c'est en vain qu'on espère
 Quelque refuge aux lois ; encore leur ministère
 A-t-il mille longueurs. Ce discours un peu fort
 Doit commencer à vous déplaire.

66 v. — "Nous laissons," nous abandonnons ; le mot révèle le sens d'origine latine : il en est ainsi de "conversons," dans le vers suivant, qui signifie : vivre avec, avoir commerce avec.

68 v. — "Découragés," *part. passé* ; on dit : une armée découragée, un parti, un esprit découragé.

69 v. — "Opprimé," indique que l'on est accablé sous la violence, la tyrannie, en dépit des embarras, des souffrances, des chagrins et des larmes : on voit la force du mot.

71 v. — "Malheur... crime" : quel beau vers ! Il dit plus pour laisser entendre moins, comme le vers précédent.

73 v. — "Mollesse" n'indique pas ici la complexion, le tempérament, ni le manque de vigueur, mais la délicatesse d'une vie efféminée, de mœurs relâchées.

76 v. — "Abord" : à mon arrivée. Cette expression est d'un usage courant, en ce sens, au dix-septième siècle.

78 v. — "Pourpre," mot employé ici au sens propre : étoffe teinte en pourpre.

79 v. — "Refuge aux lois," *dans les lois*. Très souvent la poésie use de tours abrégés, pourvu qu'ils soient sans équivoque. — Il est impossible de peindre à l'imagination les lenteurs proverbiales de la justice humaine en moins de termes : "encor... longueurs."

80 v. — "Un peu fort," qui a quelque chose d'outré dans l'expression, quel que chose de dur, de dépassant la mesure dans le langage.

Je finis. Punissez de mort
 Une plainte un peu trop sincère."
 A ces mots, il se couche ; et chacun étonné
 Admire le grand cœur, le bon sens, l'éloquence,
 Du sauvage ainsi prosterné.
 On le créa patrice ; et ce fut la vengeance
 Qu'on crut qu'un tel discours méritait. On choisit
 D'autres prêteurs ; et par écrit
 Le sénat demanda ce qu'avait dit cet homme,
 Pour servir de modèle aux parleurs à venir.
 On ne sut pas longtemps à Rome
 Cette éloquence entretenir.

N° II.

ANALYSE LITTÉRAIRE ET ORATOIRE.

(*Devoir d'élève.*)

Ch. Nodier possédait un goût sûr. Certaines de ces appréciations étonnent pourtant plus d'un lecteur. Telle la suivante, touchant la harangue attribuée par La Fontaine au "Paysan du Danube" :—" L'éloquence n'a rien produit de plus achevé que ce discours, et La Fontaine s'élève au niveau de Démosthène."

De prime abord le mot semble exagéré. Con-tatons par une analyse réfléchie et détaillée, si le critique eut raison de porter pareil jugement. La rhétorique, qui enseigne à apprécier les discours, dirigera notre course. Arrêtons-nous successivement à chacune des trois opérations requises dans la composition de toute œuvre oratoire.

82 v.—" Je finis," conclusion brusque, écourtée de ce discours violent, heurté.

84 v.—" Il se couche," il se jette à terre. Cette acception, d'un usage fréquent alors, est aujourd'hui démodée.

87 v.—" Patrice," c'est-à-dire patricien. Les *patrices* ne furent créés que sous Constantin et formèrent la nouvelle noblesse de l'Empire, dont ils devenaient les plus hauts dignitaires.

90 v.—" Demanda " ordonna que l'on recueillit le discours de cet homme. — Puis La Fontaine termine par un trait satirique et profond : " On ne sut... entretenir."

I.—Invention.

La Fontaine ne puise ses *arguments* ni chez les orateurs grecs, ni chez les latins. A d'autres d'y chercher leurs inspirations. Pour lui deux sources uniques : "le grand cœur, le bon sens." Le grand cœur du Danubien déplore les maux de la patrie ; son bon sens confond les tyrans.

Si nous suivions exactement les préceptes des rhéteurs, autre serait notre conclusion : l'auteur, dirions-nous, a puisé dans les *lieux oratoires* :

Nous quittons les cités.....
..... qu'avec des ours affreux.

voilà certes une *énumération* ! En même temps, ces trois vers forment contraste avec le langage tenu plus haut :

Nous cultivions en paix d'heureux champs.

De l'inhumanité des préteurs — *cause* — découlent les maux des Germains — *effet*. Tantôt une *comparaison* :

S'ils avaient eu l'avidité,
Comme vous, et la violence ;

tantôt un *exemple* :

Témoin nous que punit la romaine avarice.

Nous remercions et félicitons le jeune rhétoricien qui nous a servi l'analyse que reproduit la REVUE. C'est un tour de force qui révèle un esprit pénétrant et observateur, un talent pratique de dissection littéraire, dans un style sobre, et nerveux, plein de propriété et de justesse.

C'est merveille de sa part que cette analyse où la théorie de la rhétorique ou du discours vient s'appliquer à l'ensemble et aux parties de cette fable, unique en son genre. Voici le plan du devoir de l'élève :

I. **Début** : "Nodier... oratoire."

II **Milieu** : I. **Invention** : 1. Preuves : a) source ; b) valeur.—2. Mœurs : a) l'orateur ; b) les auditeurs ; c) discours : bienséances, précautions. — Passions : a) discours ; b) orateur : amour, haine, crainte, pitié. — II.

Disposition : 1. Plan : a) exorde ; b) confirmation et proposition avec preuves ; transitions ; c) réfutation ; d) péroraison. — 2. Qualités du plan : unité, proportion, gradation. — III. **Élocution** : a) Concision, sublime ; b) pathétique ; c) phrase, mots ; d) coupe des vers, enjambements, rimes ; e) débit ou action.

III. **Fin** : Récapitulation et conclusion "Les soldats... Démosthène."

Est-il à propos de faire remarquer que ce devoir, entravé de tant de chaînons librement acceptés par l'auteur, perd de liberté d'allure dans sa marche et son développement ? Avouons au moins que le procédé sert à pénétrer dans tous les recoins de l'art du fabuliste, et que si l'élève applique son procédé aux chefs-d'œuvre des maîtres, ils se formera infailliblement à l'art d'écrire et de composer à son tour : qui peut plus, peut moins.

Mais existe-t-il vraiment des lieux oratoires ? La Fontaine peut-il y avoir pensé ?

Le grand cœur et le bon sens, je le répète, voilà où il s'inspire.

Aussi les preuves seront-elles solides. Le *syllogisme* constitue l'infaillible moyen de s'en assurer : — Un peuple, désireux de se survivre, doit éloigner tout ce qui compromet ses intérêts et constitue une injustice légale ou réelle. Or, vos prêteurs attirent sur vous "la colère des dieux," en exerçant "inhumainement" un droit "précaire"; bien plus, ils nous accablent de maux et nous préparent à leur "ressembler" dans l'avenir. Donc, "retirez-les," ces prêteurs.

L'orateur n'a pas exprimé la majeure : il suffisait d'établir solidement la mineure. Quant à la conclusion, on l'entend par deux fois : "Retirez-les ! Retirez-les !" Il s'étonne de ce que les sénateurs n'aient pas déjà décrété leur rappel. Voilà pourtant où il veut en venir !

Le dialecticien a fait preuve d'habileté : se conforme-t-il à la morale oratoire ? — Rien de plus manifeste que la probité, la prévoyance et la dignité de l'orateur. Il n'entend tromper personne :

Veillent les immortels . . .

Que je ne dise rien qui doive être repris !

Il se montre vrai et sincère jusqu'à l'humiliation d'un aveu :

Rome est, par nos forfaits . . .

La prévoyance ? Vous qui connaissez l'histoire, dites-moi : les maux qu'il prophétise, la colère des dieux dont il menace Rome, n'a-t-on pas, depuis, tout enregistré dans les annales du peuple-roi ? La grandeur du caractère de l'orateur lui concilie surtout l'estime et l'affection. Quoi ! s'excuser sur sa mine ! s'humilier devant le sénat superbe, superbement vêtu ! Jamais ! C'est fièrement qu'il

Porte sayon de poil de chèvre

Et ceinture de jons marins.

Il n'a pas peur et n'épargne pas ses bourreaux.

Et puis, le "député" proportionne son discours à l'*auditoire*. — Il s'adresse à des sénateurs romains : on s'attend à la déférence, au respect ; son cœur sauvage s'y refuse. Il sera tout impétuosité :

Ils n'ont devant les yeux que des objets d'horreur

De mépris d'eux et de leurs temples

D'avarice qui va jusques à la fureur,

C'est précisément ce qu'il fallait : des caractères pleins de feu dominant ces sénateurs. Dès le début aussi, l'appel aux dieux répondait aux sentiments religieux de la postérité d'Enée.

Remarquons, en plus, le parfait accord des *idées avec le sujet*. Chez le Romain, quel souci de ses intérêts ! Montesquieu en a tracé la peinture fidèle dans ses "Considérations." L'amour de la justice subsistait encore quelque peu : même certaines lois condamnaient les prévarications. Le paysan est donc bienvenu à flétrir l'injustice des préteurs.

Les sentiments conviennent également aux circonstances. Les dieux sont irrités ; d'où l'à-propos des menaces : " Craignez, Romains, craignez..." Les Romains s'irriteront peut-être à leur tour ; il les prévient : " Punissez de mort une plainte un peu trop sincère."

Enfin, la noblesse de l'auditoire nécessite la pompe du début : " Romains, et vous, Sénat, assis pour m'écouter."

Le Danubien ne dédaigne pas non plus les *précautions oratoires*. Comme il sait ménager les esprits ! Il n'énonce pas immédiatement sa proposition : à l'encontre de certaine rhétorique il la tient en réserve. Devant user de terribles reproches, il se retranche derrière la " majesté des autels."

**

Quel " ours mal léché " que ce paysan ! Aussi son discours brillera plus par la véhémence que par l'ordre. Il leur dira leur fait, à ces fiers potentats, sans épargner le rude langage des passions. Ecoutez ses propos : " Qu'avez-vous appris aux Germains ?... S'ils avaient eu l'*avidité* et la *violence*, *peut-être* ils auraient la puissance et en useraient *sans inhumanité*."

L'ironique " peut-être " vaut à lui seul tout un poème. Pourtant, l'orateur va plus loin encore : " Gens de rapine et d'avarice, les Romains apprendront aux vaincus la mollesse et le vice, et leur cupidité mendie un lambeau de pourpre dans Rome même : et cela, je l'ai vu, à mon abord ! " Ah ! quelles dures vérités. Seul un sauvage peut parler de la sorte.

Ce personnage a parlé selon sa nature toute de feu ; entendons-le exciter maintenant les *passions de son auditoire*. Les rhéteurs auraient pu, certes, puiser dans ce discours leurs conseils sur ce point.

C'est d'abord *l'amour* en faveur des gens de sa nation, les Germains vertueux, laborieux, " qui ont l'adresse et le courage."

Par contre, il allume la *haine* contre les préteurs "inhumains," sacrilèges, injustes, corrupteurs, avides de "la terre et du travail de l'homme."

Retracer les maux qui menacent les Romains, c'est leur inspirer la *crainte* : " Craignez, Romains... les pleurs, la misère, l'esclavage... des Germains ! "

La peinture de la vertu malheureuse et opprimée dispose à la *pitié* : " Nous quittons cités, campagnes, découragés... de peupler un pays que Rome opprime."

De ces diverses considérations sur les *preuves*, les *mœurs*, les *passions* oratoires, il faut nécessairement conclure à une invention heureuse, de la part du fabuliste.

II.—Disposition.

Un corps d'armée compte-t-il les plus robustes soldats : s'il est mal rangé en bataille, son action restera nulle. De même, la meilleure invention s'affaiblit sans une sage disposition. Mais La Fontaine savait ordonner une harangue.

Et d'abord l'*exorde* : " Romains, et vous, sénat... rien qui ne doive être repris." — Rien de plus naturel. Quand nous voulons réussir, n'invoquons-nous pas d'abord la protection du Ciel ? C'était l'usage des anciens, de Périclès, de Démosthène. Ici, d'ailleurs, conformité absolue avec les circonstances : le sénat témoignait aux dieux le plus profond respect.

Ensuite la *confirmation* s'étend depuis le vers :

Craignez, Romains, craignez que le Ciel quelque jour
pasqu'à cet autre :

C'est tout ce que j'ai vu dans Rome à mon abord.

La Fontaine a grand mérite dans l'emploi de la méthode analytique. L'orateur examine deux situations, — la prospérité des Romains, le malheur des Germains—, pour arriver à l'éloignement des préteurs. Ce procédé voile sa marche et prépare les sénateurs à la *proposition* énoncée deux fois dans la première partie : " Retirez-les ! "

Dans l'enchaînement des preuves vis-à-vis les unes des autres, les diverses méthodes se succèdent. Tantôt c'est une preuve homérique : " Quel droit... ? Pourquoi venir troubler... ? Peut-être ils auraient la puissance... ? "

Tantôt c'est un argument historique : " Nous quittons les cités, nous fuyons aux montagnes."

Notez que les **transitions** reposent toutes sur l'idée. A preuve "sans leur aide"—"témoin nous"—"nos esclaves," etc. De là procèdent la force et la dignité du raisonnement. La Fontaine amplifie à la manière de Démosthène.

A la confirmation se rattache la **réfutation**, que l'orateur a soin de ne pas négliger : "Et pourquoi sommes-nous les vôtres ? Qu'on me die en quoi vous valez mieux... Qu'avez-vous appris...?" Le député répond aux objections qu'il devine sur les figures, sans en attendre ni en donner l'expression.

La **péroraison**, enfin est brutale comme le caractère du sauvage : "Ce discours doit vous déplaire. Je finis..." Par sa brièveté elle ressemble au conclusif "j'ai dit" des indigènes du Canada.

Dans ce plan tout concourt au *même but* : le rappel des préteurs. Rien n'y est plus en relief que la *proportion* : l'exorde et la péroraison se signalent par leur mutuelle conformité, et la confirmation renferme trois points divisés chacun en deux parties symétriques.

En somme, la disposition ne le cède pas à l'invention.

III.—Élocution.

Les vaillants soldats sont parfaitement disposés ; mais il leur faut des munitions. Le capitaine passe dans les rangs et distribue à chacun sa part. Ainsi de l'élocution : indispensable, elle assure la victoire.

Cette harangue semble à la fois une page de Tacite et un modèle de style sublime. L'on y retrouve l'énergie et la concision de l'historien romain ; d'autre part, on dirait du lyrisme, tant les images s'y pressent : "les *armes* de la vengeance, la *majesté* des autels, la *fureur* de l'avarice, *assouvir* les préteurs."—Les raisonnements sont exprimés en alexandrins vigoureux ; les mots décisifs se détachent dans les octosyllabes qui accentuent plus fortement l'émotion de l'orateur.

Le *pathétique* éclate tantôt violent et impétueux, quand il pose les interrogations "Quel droit...? Pourquoi...?" tantôt doux et compatissant, lorsqu'il gémit sur les malheurs de sa patrie "Nous cultivions d'heureux champs... Nous laissons nos chères compagnes."

La phrase se déroule ici en longue période majestueuse " Craignez..., " là en tours brefs et heurtés. "Qu'on me die..."

La Fontaine se plaît à tisser son style de *termes vieillis*, qui sont l'un des charmes de sa langue "die," "convertissons," "à mon abord."

La coupe des *vers*, les enjambements, l'alternance des rimes et leur répétition ajoutent singulièrement à la richesse du fond, dans un discours qui emprunte le langage des muses. Ces rimes, au besoin, se font riches "divers, univers — mains, Romains — labourage, courage — campagnes, compagnes." Parfois elles se contentent d'être suffisantes "violence, puissance — Rome, l'homme — abord, fort."

Imaginez maintenant l'action ou le *débit* de cet intrépide Danubien. Sa *voix* indomptée s'enfle et menace, s'abaisse et déplore, implore, s'attendrit sur le bonheur passé. Son œil "caché sous un sourcil épais," lance des flammes ou verse des pleurs : "son regard de travers" intimide les fiers Romains. Sentez-vous l'énergie du *geste* dans l'objurgation vibrante de ces deux "Retirez-les ! Retirez-les ?"

Les soldats, bien disposés, amplement munis, étaient valeureux ; aussi, victoire complète : "On le créa patrice... On choisit d'autres préteurs... Le sénat demanda par écrit ce discours..."

* * *

Après toutes ces réflexions, on peut se demander si un vrai barbare aurait tenu un tel langage : on vous laisse à décider, lecteur. Selon la remarque d'un commentateur, c'est ainsi que doit parler la nature, quand le génie la fait parler.

Concluons donc, avec Nodier ; "L'éloquence n'a rien produit de plus achevé que ce discours du Paysan, et La Fontaine s'élève au niveau de Démosthène."

A. B.

TEXTES A CORRIGER.

I

L'ambition nous rend faux, lâches, timides, quand il faut soutenir les intérêts de la vérité. On craint *toujours de déplaire*, on veut *toujours tout concilier, tout accommoder*. On n'est pas capable de *droiture, de candeur*, d'une *certaine noblesse* qui inspire l'amour de l'équité, et qui seule fait les grands hommes, les bons sujets, les ministres fidèles, les magistrats illustres. Ainsi on ne saurait compter sur un cœur en qui l'ambition domine ; il n'a *rien de sûr, rien de fixe, rien de grand* ; sans *principes*, sans *maximes*, sans *sentiment*, il *prend toutes les formes*, il se *plie sans cesse* au gré des passions d'autrui, *prêt à tout* également, selon que le vent tourne, ou à soutenir l'équité, ou à prêter sa protection à l'injustice. On a beau dire que l'ambition est la passion des grandes âmes : on n'est grand que par l'amour de la vérité, et lorsqu'on ne veut plaire que par elle.

(MASSILLON).

II

N'est-ce pas l'ambition qui, selon les différentes conjectures et les divers sentiments dont elle est émue, tantôt nous aigrit des débits les plus amers, tantôt nous envenime des plus mortelles inimitiés, tantôt nous enflamme des plus violentes colères, tantôt nous accables des plus profondes tristesses, tantôt nous dessèche des mélancolies les plus noires, tantôt nous dévore des plus cruelles jalousies, qui fait souffrir à une âme comme une *espèce d'enfer*, et qui la déchire par *mille bourreaux* intérieurs et domestiques ?

(BOURDALOUE.)

III.

Ce jour de la justice, ce beau jour de *lumière*, qui *éblouira* le monde, je *l'attends*, Seigneur, je *l'espère*, je le *désire* avec toute l'*ardeur*, avec toute la *fièvre* de ma foi inébranlable. Mais je le *sais*, j'en *suis sûr*, ce jour nous *surprendra*, nous *étonnera* et viendra confondre la folie humaine *assoupie dans son indifférence, endormie dans sa volupté, engourdie* dans l'oubli de Dieu.

Réveil terrible, inouï, imprévu ! Que *ferons-nous* ? Que *dirons-nous* ? Que *répondrons-nous* à ce justicier foudroyant, apparu sur

les nuées avec la *rapidité*, la *soudaineté*, la *violence* de l'éclair? Quelle parole aurons-nous sur *les lèvres*? Quelle justification sortira de *notre bouche*?

* *

Remarques.

Tout ce que nous avons mis en italiques dans ces morceaux de Massillon, de Bourdaloue, et de l'essai qui les suit, tout cela est de la pure amplification, sans force, sans saveur, sans éloquence.

Le premier prédicateur venu — pour peu qu'il ait de la lecture et de la facilité — peut faire usage de ce procédé anodin, à robinet d'eau tiède, qui énerve la pensée, refroidit le sentiment, glace la passion, affaiblit le style.

La véhémence et l'émotion dépendent du resserrement des idées, de l'énergie de l'image, du développement sobre et condensé. C'est le cas de rappeler le mot vigoureux de Pascal : "La véritable éloquence se moque de l'éloquence !"

IV

Analyse littéraire d'une fable de La Fontaine.

(*Devoir d'élève.*)

N. B.—Le sujet à traiter est celui-ci : "Montrer qu'il y a tout un petit drame dans la fable, *Le Meunier, son fils et l'âne*."

Les *lois du hasard* font naître *souvent* dans une littérature des génies supérieurs qui honorent à la fois leur pays et l'humanité tout entière. La Fontaine est un de ceux-là. Lui qu'on se représente *souvent* comme un génie inconscient, il a caractérisé de la façon la plus heureuse son recueil de fables, en le définissant ainsi : "Une ample comédie à cent actes divers." Il fait en effet de ses récits autant de petits drames, dont l'action est aussi vive qu'intéressante : telle est la fable du *Meunier, son fils et l'âne*, dont l'exemple se présente tout naturellement à l'esprit.

Il ne s'agit pas de faire de cette analyse un remaniement complet, *fond et forme* : ce qui serait facile cependant. Appliquons les conseils de **correction**, dont il a été question plus haut, dans la **Partie théorique**.

1. Les *lois* du hasard : ce qui caractérise le hasard, c'est justement qu'il n'est pas soumis à des *lois*, qu'il se produit fortuitement, et non pas par une relation constante et nécessaire entre certaines causes et certains effets : c'est donc associer deux termes contradictoires. Ecrivons donc : Le hasard fait naître, etc. — *Souvent* est répété dans le texte : supprimons le second, en disant : Lui que certains se représentent... etc...

Essayons donc de grouper nos souvenirs pour nous rappeler les incidents qui constituent l'action de notre fable, et il nous deviendra facile de nous rendre compte de l'art par lequel La Fontaine l'a transformé en un petit drame.

Un meunier et son fils conduisaient leur âne à la foire *pour le vendre*, et *pour que* la fatigue ne lui donnât point mauvaise figure, ils lui avaient lié les pieds et le portaient suspendu à un bâton. Ce spectacle avait fait rire à leurs dépens le premier individu qu'ils rencontrèrent, le meunier comprit que c'était folie à eux d'intervenir les rôles *en portant leur monture* : il met la bête sur pied et fait monter dessus son fils.

Passent alors trois hommes âgés que scandalise la vue d'un jeune homme à cheval à côté de son père à pied : pour condescendre à leur sentiment, le meunier prend la place de son fils. Mais d'autres personnes arrivent, des jeunes filles, qui déclarent avec *apitoiement* que le sort de ce pauvre garçon qui traîne la jambe est bien triste.

Le meunier prend son fils en croupe. Ils n'ont pas fait trente pas que nos cavaliers ont affaire à une quatrième troupe qui, à son tour, prend fait et cause pour la pauvre bourrique inhumainement chargée d'un double fardeau. Quoi de mieux que de descendre l'un et l'autre pour ménager le précieux baudet ? Du moins a-t-on chance ainsi, de ne pas donner matière à plaisanterie. Vain espoir ! Les deux piétons paraissent plus ridicules que jamais à un nou-

2. "Essayons... fable" : que de mots superflus ! Il serait si simple de dire : Rappelons-nous donc les incidents... de notre fable, et voyons par quel art La Fontaine l'a transformée en un petit drame. — Un vingtaine de mots au lieu de trente-six dans la phrase du texte ! *Seize* écus de gagnés d'un coup !

3. Nous dirions : Un meunier... conduisaient à la foire leur âne qu'ils voulaient vendre, pour que, etc. — Folie à eux : ce dernier pronom n'ajoute rien à l'idée ; "en portant leur monture" n'est pas du tout nécessaire et mieux vaut le laisser suppléer à l'esprit du lecteur.

4. "À côté de" est impropre et "scandalise" l'est aussi. Disons : Passent alors trois sages vieillards qui s'exclament : "Oh ! le jeune homme à cheval, son père à pied ! etc..." — "Qui, que, qui" : lourdeur et platitude.

"Apitoiement" n'est pas dans tous les dictionnaires ; il est rare, ce néologisme. Ecrivons donc : "... jeunes qui s'apitoient sur le sort de ce pauvre garçon qui traîne la jambe" : on a supprimé le *que* et cinq mots de trop.

5. "Ils n'ont... que nos cavaliers." Il vaudrait mieux renverser les sujets et dire : "Nos cavaliers n'ont pas fait trente pas qu'ils ont..." — En outre,

veau passant qui leur demande si c'est la peine d'user des souliers, quand on est en mesure de chevaucher.

Il y a dans cette matière les éléments de cinq petites scènes, auxquelles il convient d'ajouter une exposition et un dénouement.

Les caractères *sont* bien vivants et remplissent des rôles distincts. Le premier voyageur *est* un plaisant qui sait de quel ton on bafoue les rustres. Les trois paysannes *sont* trois péronnelles sans vergogne, dignes de Molière. Ce *n'est* pas à la barbe grise qu'ira la sympathie de celles-là. Elles *sont* plus favorables au jeune homme qui les intéresse bien davantage. Quant au meunier, *c'est* un bon homme au fond, mais il se sent de plein-pied avec ses rustiques adversaires, et s'il commence par céder, il finit par se lasser de l'impertinence des citadins, et il comprend qu'on ne peut contenter tout le monde et son père.

Il n'est que juste d'observer qu'un tel récit, avec tous ses incidents, cette variété de personnages, ces dialogues, ces tableaux, n'occupe que l'espace de *cinquante-quatre* vers. Quelle plus belle démonstration de la supériorité de l'art classique, toujours sobre dans ses moyens !

La propriété surprenante et éloquente de l'expression et la justesse piquante des images, une familiarité exempte de trivialité, par dessus tout la gaieté franche et la vivacité, voilà ce qui fait le charme incomparable de ce petit chef-d'œuvre qu'on n'imagine pas avoir pu être écrit par un autre que par Lafontaine.

le rapprochement à courte distance des mots *fait, affaire, fait* et *cause*, est fâcheux : mettons : "rencontre une troupe..." Le verbe "prend" est répété par négligence.

6. "Auxquelles..." : c'est gauche ; dites : "non compris l'exposition et le dénouement."

7. On a souligné la répétition du verbe être : "sont, est." Il faut donner au style un tour plus varié, plus imprévu, et ne pas user éternellement des mêmes moules. Il suffit de substituer à deux ou trois de ces *est* et *sont* quelque autre verbe, et le mauvais effet sera détruit.

8. "Il n'est... qu'un" est lourd dans un devoir littéraire et ne concourt à rien : c'est à supprimer : Disons : "Les incidents du récit, la variété... etc." Soyez sobre du démonstratif *ce, cet, ces...* : préférez de beaucoup l'article.

3. Le dernier alinéa a été corrigé dans la partie théorique.

Ce qu'il ne faut pas lire.

(Suite.)

VII.—V. HUGO (1802-1885) a légué à la postérité 56 volumes in-8°. Le chef de l'École romantique a écrit les romans dont voici les titres :

Bug Jargal (1826), Han d'Islande (1823), Le Dernier jour d'un condamné (1829), Notre-Dame de Paris (1831), Claude Gueux (1834), Les Misérables (1862), Les Travailleurs de la mer (1866), L'homme qui rit (1869), Quatre-vingt-treize (1874).

L'espace nous manque pour mettre sous les yeux du lecteur, même une esquisse de ces œuvres malsaines et détestables. L'on verra si ces deux qualificatifs sont, sous notre plume, une exagération ou une calomnie. Il est déplorable que tant de lecteurs chrétiens mettent leur plaisir à savourer les œuvres de ce malheureux, et avouent ensuite ingénument qu'ils n'y ont trouvé aucun mal. C'est plus qu'ingénuité et naïveté de leur part ; c'est à la fois engouement aveugle, ignorance dangereuse et coupable.

Il suffira de jeter un coup d'œil sur le roman " Les Misérables," que l'*Index* a censuré et condamné, ainsi que celui de " Notre-Dame de Paris."

* *

L'*idée-mère* des " Misérables " est fautive et calomnieuse. En effet, Hugo affirme, dans sa courte préface, que " l'ignorance, la misère, la dégradation morale sont l'œuvre de la société actuelle ; qu'elles doivent disparaître, et c'est dans ce dessein qu'il écrit un livre utile." Le célèbre utopiste ignore—ou feint d'ignorer—que la misère, l'ignorance et le mal constituent un mystère profondément lié au dogme de la chute originelle. Pauvreté, ignorance, misère peuvent être diminuées et adoucies, secourues et consolées, utilisées et sanctifiées, mais supprimées au sein de l'humanité, jamais ! Jamais, tant que la terre sera peuplée d'hommes pécheurs. Prétendre abolir la misère, est donc un rêve dangereux, une erreur funeste, un odieux mensonge, une illusion colossale, parce que, en faisant luire aux yeux du " misérable " cette irréalisable utopie, on lui rend ses souffrances plus intolérables sans pouvoir l'en déli-

vrer. En outre, l'on attise sa colère et sa haine contre la société, contre le pouvoir établi, contre la condamnation primitive, contre Dieu lui-même. C'est aussi la critique et le blâme, atteignant la vie pauvre et souffrante du Sauveur même de l'humanité.

De la théorie à la pratique, il n'y a qu'un pas. Après avoir bu le poison, l'ouvrier, l'homme désœuvré, sans culte et sans prière, en révolte contre le pouvoir légitime et la société calomniée, n'ont plus qu'à descendre dans la rue, à incendier, à voler, à assassiner !

Le catholicisme explique autrement le problème du mal physique et moral, et y apporte un remède autre qu'un livre—bien *inutile*—mauvais, méchant et pervers. Le catholicisme enseigne que la souffrance est une loi divine, le résultat de la déchéance, un moyen de réparation, d'expiation, de réhabilitation, un titre à la récompense éternelle, et on la supporte d'un cœur plus ferme, parce que la colère s'éteint dans la résignation et l'espérance chrétiennes. Le catholicisme affirme que, s'il y a des "misérables" qui travaillent, qui ont faim, qui pleurent, ils le doivent parfois à la paresse, à la prodigalité, aux plaisirs déraisonnables, au déchaînement de passions sans contrôle. Au lieu de déclamer, il ouvre des asiles, des orphelinats, des refuges, des hôpitaux, des maisons de charité, où des âmes d'élite se dépensent, par vocation et sans salaire, au soulagement de tous les maux : le roman de V. Hugo,—depuis quarante ans qu'il est écrit,—n'a ouvert ni un asile, ni une seule bourse, ni un seul cœur en faveur d'un seul "misérable," tandis que le catholicisme est partout où l'on pleure dans le monde entier, et n'a cessé de faire germer les œuvres de secours, de pardon, de miséricorde, de sainteté !..

* * *

Les *personnages* des "Misérables" sont presque tous odieux, ridicules, scandaleux. Dans le premier volume, l'auteur s'ingénie à prouver ce paradoxe "qu'on entre honnête homme au bagne et qu'on en sort criminel et corrompu." Dans le second, il cherche à établir "que la misère et la faim condamnent l'innocence des jeunes filles au déshonneur et à la honte," et que "l'héroïsme de l'amour maternel se rencontre dans la fange d'un cœur corrompu et flétri." Puis il continue, dans les tomes qui suivent, à étaler l'histoire selon sa fantaisie, à calomnier les monastères, à exalter les gamins de Paris, à faire le panégyrique de 1793, à glorifier l'in-

surrection de 1830, à jeter les bases de la morale du hasard, de la morale libre, indépendante, fatale à la vie du foyer, à la fidélité conjugale, à l'honneur des enfants, à parodier l'amour paternel, et le reste.

Un cœur pur et qui se respecte, une conscience saine et droite, une âme qui a le sentiment de sa noblesse se refuseront toujours à trouver beaux ces dix volumes, qui sont un pamphlet haineux, un plaidoyer virulent contre les mœurs, les lois, les tribunaux, l'autorité civile et religieuse, la liberté, les droits et les devoirs réciproques de la nation, de la puissance publique, du peuple lui-même.

Si un chrétien avait tenu la plume de V. Hugo, il se serait demandé ceci : — Que manque-t-il à *Valjean*, le pauvre, pour ne point voler ? Jésus au fond de son âme. — Que manque-t-il à *Marius*, le libertin, pour ne pas abuser de sa force ? Jésus au fond de son cœur. — Que manque-t-il à *Fantine*, la déshonorée, pour sauvegarder les fleurs de son innocence ? Jésus au fond de sa conscience. — Que manque-t-il à la petite *Cosette*, pour se consoler dans ses souffrances humiliantes ? Un Jésus-Christ qui dise aux parents : Ayez pitié des petits enfants ! — Comment le forçat arrivera-t-il au repentir qui réhabilite ? Comme le Bon Larron sur la croix, en priant Jésus de lui pardonner. — Qui relèvera cette âme déchue ? Le Jésus qui releva Madeleine. — Que faut-il à ce *judge* pour être juste, — à cet *agent* pour ne pas être sans pitié, — à ce *vieux savant* pour ne pas mourir fou, — à ce *malheureux* pour ne pas se jeter à l'eau ?... les notions élémentaires du catéchisme, doctrine de Jésus. — Qui explique le châtement, le mal, la misère ? Jésus-Christ. — Et la mort, la récompense, la sanction future ? Jésus-Christ. — Toujours lui, son évangile, son Eglise, ses sacrements ! L'on peut bien essayer de vivre, de jouir, de mourir sans lui, mais l'on peut mettre en défi l'humanité entière — et Hugo en plus — d'être ici-bas et après la mort heureuse sans lui !

* * *

Reste la question d'art, le *style* de ce roman. Il ne nous coûte rien de reconnaître que son auteur y a semé de belles pages et de remarquables morceaux. C'est ce qui le rend inexcusable : Hugo a profané son talent en connaissance de cause ; il s'est étudié à tisser les vêtements à parements d'or et à riches galons qui habillent un cadavre fétide et en putréfaction.

D'ailleurs, faut-il tant s'extasier devant un fatras de descriptions inutiles, un cliquetis de mots vagues et sonores, d'antithèses puérides, de phrases bizarres et redondantes, d'ornements exagérés où l'intérêt languit ou meurt, l'action engendre l'ennui. — Que pensez-vous, lecteur, de ces outrecuidances littéraires ?

Les mouches bourdonnent dans les rayons, le soleil a *éternué* le colibri... Les *dents* splendides (de Fantine) avaient évidemment reçu de Dieu une *fonction*, le rire... Les longs cils s'abaissaient sur ce *brouhaha* du bas du visage pour *mettre le holà* (!!!).

Les oiseaux ont à la patte le *fil de l'infini* (?) — La nuit fait des distributions d'*essence stellaire* sur les fleurs endormies. — Il faut *ausculter* la civilisation (!).

L'impitoyable joie honnête d'un fanatique en pleine atrocité conserve un rayonnement lugubrement insensible (!?).

Si Hugo a écrit cette dernière phrase pour son compte personnel, il serait cruel de lui en ravir le mérite. C'est ainsi qu'il gâte, presque à chaque page, l'énergie d'un style coloré par des bizarreries, des étrangetés, des prétentions au sublime qui descend au baroque et au burlesque.

* * *

En résumé, tant qu'il y aura des passions mauvaises enracinées au cœur humain, il y aura des crimes et des misères, et il est fort douteux que les "Misérables" de V. Hugo soient de nature à épurer les mœurs de la vie domestique et sociale. Tant qu'il y aura une si riche moisson de chefs-d'œuvre incomparables dans les champs de la littérature française et canadienne, les "Misérables" resteront les derniers mets à servir aux intelligences honnêtes et chrétiennes. Le plus "misérable" des personnages qui grouillent au fond de ce mauvais roman, c'est celui qui l'a signé de son nom.

* * *

Faut-il s'arrêter dans la preuve de cette dernière assertion ? Non. En attendant le développement d'une thèse en règle, nous proposerons au lecteur de juger ce "misérable" sur la foi de ses propres écrits. Seulement, pardonnez les citations :

Dieu est l'aïeul de l'infini.	(<i>Quatre Vents. I.</i>)
Le grand ciel étoilé, c'est le crachat de Dieu.	(<i>L'âne.</i>)
Bénir le ciel est bien ; bénir l'enfer est mieux !	(<i>Le Pape.</i>)
Mon Dieu à moi n'est ni chrétien, ni biblique.	(<i>Réponse.</i>)
Fulton, Garibaldi, Byron, Brown et Watt,	
Et toi Socrate, et toi Jésus et toi Voltaire.	(<i>Q.-V. 2.</i>)

Je sauverais Judas, si j'étais Jésus-Christ. (*Année Terr.*)
 Jésus embrasse Béliar : il n'y a point d'enfer ! (*Contempl.*)
 Nous portons dans nos cœurs le cadavre pourri
 De la religion qui vivait dans nos pères. (*Chants du Crép.*)

Le pape Mustā fusille ses ouailles
 Il pose là l'hostie et commande le feu. (*Carte d'Eur.*)

La honte s'appelle Sibour (archev. de Paris). (*Châtim.*)

Dieu, Jésus-Christ, Eglise, pape, cardinaux, évêques, prêtres, religieux, rois, juges, généraux, soldats, etc., etc., ce "misérable" a tout bafoué, à plaisir, à diverses reprises, en termes orduriers, grossiers, ignobles, blasphématoires, cyniques. On ne se fera jamais une idée de la rancune de ce débonnaire :

Citoyens, voyez-vous ce Jésuite aux yeux jaunes ?
 Le Jésuite au front jaune, à l'œil féroce et bas
 Disant son chapelet dont les grains sont des balles ?

Veut-on un spécimen des tendresses de son grand cœur ? — Mgr de Ségur, dont la vie humble, toute de bonnes œuvres et de zèle pour la jeunesse de Paris, a cru bon un jour de mettre en garde ses jeunes dirigés contre la lecture de V. Hugo ; voici que le poète vient à le savoir : il prend la plume et compose ceci :

Muse, un nommé Ségur, évêque, m'est hostile ;
 Cet homme violet me damne en mauvais style.
 Sa prose réjouit les hiboux dans leurs trous ;
 O Muse, n'ayons pas contre lui de courroux.
 Laissons-lui ce joujou qu'il prend pour son tonnerre,
 La haine. — Il est d'ailleurs à plaindre. Au séminaire,
 Un jour que ce petit bonhomme plein d'ennui
 Bêlait un *oremus* au hasard devant lui,
 Comme glousse l'oison, comme la vache meugle,
 Il s'écria : Mon Dieu, je voudrais être aveugle !
 Ne trouvant pas qu'il fit assez nuit comme ça.
 Le bon Dieu, le faisant idiot, l'exauça.

Voilà, lecteur, l'exorde d'un poème répugnant qui compte environ *cent cinquante* alexandrins de ce style poissard et crasseux. O poète clément, vous prêtez avec libéralité vos qualités à autrui ! C'est la bonté qui vous avait dicté en juillet 1871, dans l'*Année terrible*, ces deux vers à enchâsser dans un écrin :

Rien qu'en les regardant, le prêtre et le Jésuite,
 La colère vous prend.

Dieu a jugé V. Hugo, depuis tantôt quinze ans ! Silence !... Mais son œuvre reste : tous ont le droit de la juger, et nous y reviendrons, si la faveur publique prête vie à notre REVUE.

CHATEAUBRIAND AU COLLÈGE.

En arrivant au collège de Dol (Bretagne), je fus confié aux soins particuliers de M. l'abbé Leprince, qui professait la rhétorique et possédait à fond la géométrie : c'était un homme d'esprit, d'une belle figure, aimant les arts, peignant assez bien le portrait. Il se chargea de m'apprendre mon *Besout* (nom de l'auteur d'un *Cours de mathématique*) ; l'abbé Egault, régent de troisième, devint mon maître de latin ; j'étudiais les mathématiques dans ma chambre, le latin dans la salle commune.

Il fallut quelque temps à un hibou de mon espèce pour s'accommoder à la cage d'un collège et régler sa volée au son d'une cloche. Je ne pouvais avoir ces prompts amis que donne la fortune, car il n'y avait rien à gagner avec un pauvre polisson, qui n'avait pas même d'argent de semaine ; je ne m'enrôlai point non plus dans une clientèle, car je hais les protecteurs. Dans les jeux, je ne prétendais mener personne, mais je ne voulais pas être mené : je n'étais bon ni pour tyran ni pour esclave, et tel je suis demeuré.

Des qualités que ma première éducation avait laissé dormir s'éveillèrent au collège. Mon aptitude au travail était remarquable, ma mémoire extraordinaire. Je fis des progrès rapides en

Examinons de près le style de Chateaubriand : *fond* et *forme*, tout révèle un maître, un modèle dans l'art de faire saillir les détails et de composer avec correction et élégance.

(1) "En arrivant... commune." — Le *collège* pour lui, ce sont les professeurs ; il en nomme deux, les seuls qui aient agi sur ses facultés ; mais l'on voit qu'il accorde ses préférences au plus intelligent, à l'abbé Leprince, dont il esquisse le portrait en *quatre mots*. — Le style est clair, pur, concis, naturel. Ce qu'il faut noter, c'est l'idée suivante : le collège se caractérise par les professeurs.

(2) "Il fallut... demeuré"... — *Réflexions* de l'auteur sur lui-même : voyez comment il analyse son état d'âme : a) ennui en présence du règlement ; — b) réserve froide avec ses condisciples, en raison de son caractère, — c) esprit personnel, ni esclave, ni tyran.

Remarquez que l'auteur écrit *cinquante ans* au moins, après sa sortie du collège : néanmoins, il ne sort ni de la vérité, ni du vraisemblable. — Le style est plein d'images, que chacun saisira facilement : *hibou, cage, volée ; enrôler, clientèle ; tyran, esclave*.

(3) "Des qualités... camarades." — La première phrase contient, dans sa généralité, les suivantes. Le *fond* des idées porte sur les aptitudes du

mathématiques, où j'apportai une clarté de conception qui étonnait l'abbé Leprince. Je montrai un goût décidé pour les langues. Le rudiment, supplice des écoliers, ne me coûta rien à apprendre ; j'attendais l'heure des leçons de latin avec une sorte d'impatience, comme un délassement de mes chiffres et de mes figures de géométrie. En moins d'un an je devins fort cinquième. Par une singularité, ma phrase latine se transformait si naturellement en pentamètre que l'abbé Egault m'appelait l'*Elégiaque*, nom qui me pensa rester parmi mes camarades.

Quant à ma mémoire, en voici deux traits. J'appris par cœur mes tables de logarithmes : c'est-à-dire qu'un nombre étant donné dans la proportion géométrique, je trouvais de mémoire son exposant dans la proportion arithmétique, et réciproquement.

Après la prière du soir que l'on disait en commun à la chapelle du collège, le principal faisait une lecture. Un des enfants, pris au hasard, était obligé d'en rendre compte. Nous arrivions fatigués de jouer et mourants de sommeil à la prière ; nous nous jetions sur les bancs, tâchant de nous enfoncer dans un coin obscur, pour n'être pas aperçus et conséquemment interrogés. Il y avait surtout un confessionnal que nous nous disputions comme une retraite assurée. Un soir, j'avais eu le bonheur de gagner ce port et je m'y croyais en sûreté contre le principal ; malheureusement, il signala ma manœuvre et résolut de faire un exemple. Il lut donc lentement et longuement le second point d'un sermon ; chacun s'endormait. Je ne sais par quel hasard je restai éveillé dans mon confessionnal. Le principal, qui ne voyait que le bout des pieds, crut que je dodinais comme les autres, et tout à coup, m'apostrophant, il me demanda ce qu'il avait lu.

jeune écolier, appliquées aux mathématiques et au latin. On voit que tout cela s'enchaîne avec naturel et agrément. — La forme est aisée et colorée : *dormir, s'éveillèrent... rudiment (grammaire), supplice...*

(4) "Quant à... réciproquement." — Après les aptitudes, il insiste sur une faculté spéciale, la mémoire : a) Exemple pour le calcul.

(5). "Après la... lu." — b) Exemple pour les lettres ou lecture. C'est d'abord l'exposé très intéressant d'un fait et de ses circonstances. Il est impossible de narrer des détails vulgaires avec plus de noblesse et d'habileté. — Examinez bien la diction : *pris au hasard... fatigués de... mourants de... jetions, etc... retraite assurée... gagner ce port... manœuvre... signala... le bout de mes pieds, etc...*

Le second point du sermon contenait une énumération des diverses manières dont on peut offenser Dieu. Non seulement je dis le fond de la chose, mais je repris les divisions dans leur ordre, et répétais presque mot à mot plusieurs pages d'une prose mystique, inintelligible pour un enfant. Un murmure d'applaudissement s'éleva dans la chapelle : le principal m'appela, me donna un petit coup sur la joue et me permit, en récompense, de ne me lever le lendemain qu'à l'heure du déjeuner. Je me dérochai modestement à l'admiration de mes camarades et je profitai bien de la grâce accordée.

Cette mémoire des mots, qui ne m'est pas entièrement restée, a fait place chez moi à une autre sorte de mémoire plus singulière, dont j'aurai peut-être occasion de parler.

Une chose m'humilie : la mémoire est souvent la qualité de la sottise ; elle appartient généralement aux esprits lourds, qu'elle rend plus pesants par le bagage dont elle les surcharge. Et, néanmoins, sans la mémoire, que serions-nous ? Nous oublierions nos amitiés, nos amours, nos plaisirs, nos affaires ; le génie ne pourrait rassembler ses idées ; le cœur le plus affectueux perdrait sa tendresse s'il ne se souvenait plus ; notre existence se réduirait aux moments successifs d'un présent qui s'écoule sans cesse ; il n'y aurait plus de passé. O misère de nous ! notre vie est si vaine qu'elle n'est qu'un reflet de notre mémoire.

Ce qui n'était pas consacré à l'étude était donné à ces jeux du commencement de la vie, pareils en tous lieux. Le petit An-

(6) "Le second... accordée." — Quel art de relever un menu fait, tel que le compte rendu d'une lecture publique. Tout le procédé et la langue paraissent simples, à la portée du premier venu : illusion ! On n'écrit ainsi qu'après un long travail de composition et de correction. Comme l'auteur sait mettre en scène : le compte-rendu lui-même, l'impression sur ses condisciples émerveillés, sur le principal, la tape sur la joue, la récompense, la modestie qui se dérobe à l'admiration !

(7) "Cette mémoire..." est une transition de liaison et de préparation : elle est loin d'être inutile au lecteur.

"Une chose... mémoire." — Voici le philosophe et le moraliste. Chateaubriand a su imprimer à ses "Mémoires" un intérêt incomparable, à l'aide de réflexions élevées et qui suggèrent des aperçus profonds et moraux. Est-il rien de plus poignant que cette courte dissertation sur la mémoire ? Fond et forme sont irréprochables, et apprennent l'art exquis de pousser une idée à son développement général et de moraliser le lecteur curieux et irréflecti.

(8) "Ce qui... Babel." — Charmant alinéa, celui-ci encore ! L'imagination supplée à ce qui manquerait au tableau des jeux, pareil en tous lieux, mal-

glais, le petit Allemand, le petit Italien, le petit Espagnol, le petit Iroquois, le petit Bédouin roulent le cerceau et lancent la balle. Frères d'une grande famille, les enfants ne perdent leurs traits de ressemblance qu'en perdant l'innocence, la même partout. Alors les passions, modifiées par les climats, les gouvernements et les mœurs, font les nations diverses ; le genre humain cesse de s'entendre et de parler le même langage : c'est la société qui est la véritable tour de Babel.

N° VI.

VIII.—L'OREILLE.

A.—Plan.

- I. **Début** : Organe de l'ouïe... aspect... parties... excellence.
 II. **Milieu** : *Utilité* pratique... scientifique... littéraire... artistique... morale...
 III. **Conclusion** : Dangers... défaillances... surveillance... moyen d'expiation... récompense céleste.

B.—Développement.

(*Devoir d'élève*).

L'oreille est l'organe de l'audition, dans la série animale. Elle est, chez l'homme, d'une apparence agréable, simple et modeste. Cet organe, qui n'est pas placé à la face, comme ceux de la vue, de l'odorat, du goût, de la parole, concourt moins que les autres appareils à la beauté de la physionomie, bien qu'il contribue à l'expression de la tête. Solidement planté à la base du crâne, il se compose, dans sa partie visible, d'un pavillon flexible, sorte de conque ou de cornet naturel qui recueille les ondes sonores et les conduit dans la cavité anfractueuse du canal auditif. Une membrane résistante vibre au fond de cette caverne, et transmet par un merveilleux mécanisme les ondulations les plus imperceptibles aux diverses parties de l'appareil interne.

gré l'apparence des détails. L'auteur élargit l'horizon par ces belles images, qui méritent d'être confiées à la mémoire : "Frères... les enfants... pendant l'innocence, la même partout... etc."

Si l'auteur est loin d'être toujours irréprochable dans ses "Mémoires," on voit qu'un goût sain et mûri trouverait à y gagner cent ou soixante pour un, grâce à l'analyse et à l'observation d'un texte si riche, si inépuisable.

Les divers degrés de surdité donnent la mesure exacte de l'excellence de cet organe, comme sa disparition totale jette un voile de mélancolie sur l'existence humaine qui la pleure.

* * *

Au point de vue de la *vie matérielle* et de l'*utilité organique*, l'odorat et le goût tiennent la première place. Ce sont eux qui, par l'attrait et la répugnance que leur inspirent les aliments, déterminent ou modèrent l'appétit : aussi aucun être vivant n'en sauraient être privé sans périr à bref délai. Si l'aveugle et le sourd peuvent prolonger leur vie physique, après la perte de leurs organes, il n'est pas moins vrai que leur existence est atteinte d'une douleur morale qui devient une épreuve et un fardeau. N'est-ce pas le sens de l'ouïe qui contribue aux agréments, aux nécessités, aux jouissances de nos relations avec le monde extérieur ? L'oreille de l'enfant le fait tressaillir au seul son de la voix de sa mère. Les vagissements, les cris, les pleurs de l'enfant font vibrer à leur tour les fibres du cœur maternel. Toute la vie physique de l'enfance au foyer se développe, se consolide, se perfectionne à l'aide de cet échange réciproque de sons inarticulés, de paroles, de conversations. Et il en est ainsi de l'homme vivant en société, tantôt versant ses sueurs sur le sillon qu'il laboure avec les animaux qui obéissent à son commandement, tantôt respirant l'air saturé d'acides sous les voûtes stridentes des usines, des manufactures, de métallurgies, tantôt au milieu des rues des cités houleuses, des assemblées commerciales, ou sur le bord des grèves, sur la surface de l'océan, à bord des navires, le long des voies ferrées : partout l'homme entend la voix de l'homme ou perçoit les avertissements, les signaux des instruments qui la remplacent, la suppléant à distance ; et c'est la voix émise ou entendue, l'ouïe en un mot qui est par excellence le *sens social* dans les multiples relations même purement matérielles de la société humaine.

Au point de vue *scientifique* et *intellectuel*, l'ouïe occupe le second rang après la vue. C'est le sens propre de l'*entendement*. A lui s'adresse la parole, ce lien des intelligences, cet écho de l'âme du maître qui retentit et se grave sur la cire molle de l'esprit de l'élève. On a opéré des prodiges pour l'instruction des aveugles et des sourds-muets : c'est merveille que de toucher du doigt les conquêtes de la patience sur des intelligences non servies par leurs organes respectifs. L'enseignement de la jeunesse, source rafraî-

chissante de si pures joies, se fonde surtout sur l'exercice de la parole ; et les progrès, les succès, le perfectionnement des facultés, l'assimilation des sciences, de la littérature, de l'histoire sont en proportion de l'application des élèves à "ouvrir l'oreille," à "dresser les oreilles," à "prêter l'oreille," à "être tout oreilles," à "entendre des deux oreilles."

Aussi, au point de vue *esthétique* ou *artistique*, l'ouïe se prévaut de telles prérogatives qu'elle peut contrebalancer la prééminence de la vue. Si la vue nous livre simultanément le spectacle de la nature baignée de torrents de lumière, elle nous retient dans le domaine des formes matérielles et des images sensibles. Aujourd'hui, il est vrai, le *cinématographe*, par une sorte de langage muet, la réjouit et l'émeut, grâce à ce déroulement de scènes mouvementées et vivantes. Mais l'ouïe perçoit le son, vrai signe équivalent de la pensée : elle offre ainsi un plus haut degré de spiritualité. Mélodie ou symphonie, orgue, fanfare, orchestre, le son remue l'âme, en ébranle toutes les passions, lance l'esprit dans les plaines sans limite de l'idéal. Prêtez une "oreille fine, déliée, délicate, sensible" à une sonate de Mozart, à un opéra de Gounod, à une messe de Dubois : tous les sentiments s'agitent au fond de l'âme, pitié, terreur, joie, crainte, admiration, amour ! Comment la voix argentée de Lacordaire inspirait-elle le frisson, l'enthousiasme, l'exaltation religieuse ? C'est que les oreilles de dix mille auditeurs percevaient au même instant les mêmes vibrations d'éloquence, faisant surgir dans l'esprit les mêmes idées, dans le cœur les mêmes passions, dans la volonté les mêmes assentiments. Telle est la magie artistique de cet organe merveilleux de l'ouïe, sens musical et de l'harmonie, de l'enthousiasme et de l'idéal.

Et rien n'est plus efficace dans son effet, au point de vue *moral* et *spirituel*. L'ouïe est le sens de l'éducation. Au foyer, comme à l'école, c'est par l'oreille que pénètrent peu à peu les notions du devoir et de la conscience, l'idée du bien et du mal moral, de la vertu et du vice, les principes de la grandeur et de la bassesse, de l'honneur et de la gloire, de la liberté et de l'esclavage. Le langage est en effet le lien des intelligences, la condition de la perfectibilité humaine... Hélas ! Par l'oreille aussi, l'âme de l'enfance et de la jeunesse reçoit les atteintes du langage médisant, blasphématoire, scandaleux ; si elle se forme et s'élève jusqu'à Dieu à l'aide de l'enseignement doctrinal, elle se déforme, s'abaisse

et descend au fond de l'abîme de l'irréligion, de l'impiété et du vice, au milieu de fréquentations funestes et d'une société ivre de devergondage !...

* * *

L'organe de l'audition est ainsi une source de dangers et un principe de déchéance morale. Combien d'oreilles restent volontairement fermées aux conseils des parents, aux avis de l'expérience et de la sagesse couronnées de cheveux blancs ! Elles restent "grandes ouvertes" aux accents des sirènes qui entraînent tant d'âmes séduites à une mort morale et éternelle !

Heureux ceux qui exercent sur ce sens une surveillance méritoire ! Plus heureux ceux qui savent s'en servir, avec patience et en paix, comme d'un moyen d'expiation et de sanctification ! Ils recevront dans les parvis de la Jérusalem céleste, la récompense dont parle l'Apôtre "ce que nul œil n'a jamais vu, ce que nulle oreille n'a jamais entendu et que le cœur n'a jamais éprouvé !"

J. R.

N° VII.

LETTRE A M. E. VEUILLOT.

TOSCANE, 5 mai 1838.

J'ai besoin de t'écrire ce soir, mon enfant ; j'ai tant pensé à toi toute la journée, qu'il faut que je me donne, avant de m'endormir, la satisfaction d'une petite causerie de cœur.

Le voyage m'a joué, aujourd'hui, un de ces tours qui ne manquent jamais leur effet sur les esprits tournés comme le mien. Depuis cinq jours, nous avons quitté Rome, et nous sommes sur la route de Florence, où nous arriverons demain. De Florence à Rome, il y a bien soixante lieues : tu vois que nous prenons notre temps, mais je ne m'en plains pas. Le temps est superbe : verdure de mai, soleil d'août ; les champs sont parfumés, les collines verdoient. Nous cheminons au milieu du plus magnifique spectacle et des plus magiques souvenirs. Je m'arrange très bien de partir, tous les matins, entre cinq et six heures, de déjeuner à midi, et d'aller, pendant que les chevaux se reposent, visiter une ville qui se nomme ou Barni ou Spolète, ou Pérouse ou Foligno, qui renferme toujours quelque tableau de Raphaël, quelque ruine romaine,

quelques arceaux gothiques ; enfin, il ne me déplaît pas de me coucher le soir à neuf heures, après avoir diné et fait, comme hier soir, par exemple, une petite promenade nocturne sur le lac de Trasimène.

Mais me voici assez loin du tour en question ; j'y reviens et veux te le raconter, bien qu'il soit des plus simples. Aujourd'hui donc, vers six heures du soir, je me trouvais sur les limites de la plaine d'Arezzo ; j'occupais seul le devant de la voiture, et je m'y livrais à des pensées plus ou moins noirâtres, tandis que mes compagnons chantaient gaiement dans l'intérieur. Le ciel était assez couvert ; l'air était assez tranquille, frais, embaumé. Je pensais à toi, à nos sœurs, à nos parents aussi, lorsque tout à coup mes pensées changèrent de cours. Nous étions arrivés sur une petite colline couverte de chênes, de bruyères, de fougères, avec un petit ravin à gauche, et de chaque côté de la route, des fossés creusés dans une boue rougeâtre, le tout si semblable à la route de Châteaul'Evêque, que je ne savais où j'en étais. Même végétation, même parfum, même disposition des lieux ; un attelage et une voiture qu'on pouvait croire au loueur Dameron—de Périgueux,—des mots français derrière moi, devant moi des interjections de cocher qu'on pouvait prendre pour du patois !... Oh ! mon pauvre enfant, je suis fou de vouloir te peindre une pareille sensation ; pour comprendre mon tableau, il faudrait le regarder comme je le vois, avec des lunettes que je ne te souhaite pas. Mais, vois-tu, les plus belles heures de ma vie,—et dans cinquante ans je le dirais comme au-

L. Veuillot, à la date de cette lettre, n'avait que vingt-cinq ans, et son frère, Eugène, cinq ans de moins : celui-ci en a aujourd'hui 83.

Une lettre ne s'analyse guère : n'est-ce pas une conversation entre personnes bien élevées ? Point d'apprêts ni d'affectation ; c'est l'entretien familier, sautant d'un sujet à l'autre, du doux au grave, du plaisant au sévère, sans effort, comme au hasard, sans heurt bien que sans transition.

Cet art ne s'apprend guère : on peut lire, relire les lettres des maîtres écrivains ; c'est le meilleur moyen de savoir s'exprimer soi-même avec naturel, finesse, élégance même.

Comme nos lecteurs et lectrices ont voyagé durant le cours des vacances, nous avons cru devoir leur mettre cette *lettre de voyage* sous les yeux. En la regardant de près, elle suggère le procédé de la mise en scène et du récit. En effet.

1. La circonstance de *lieu* et de *temps* se placent d'elle-même au début : —après la *raison* qui met — comme l'on dit — “la plume à la main !”

Raison : “ J'ai besoin... cœur... le mien.” — *Temps* : “ Depuis... demain.” — *Lieu* : “ De Florence... pas.” — Alternance de l'un et de l'autre : “ Le temps... Trasimène.”

jourd'hui—se sont passées sur cette route de Château-l'Evêque, près de Périgueux. J'y ai goûté d'un bonheur que je ne goûterai plus, dont je ne voudrais plus peut-être, mais que je regretterai éternellement. Je t'en prie, va quelque soir, en mémoire de moi, te promener sur cette route ; arrête-toi à l'endroit où elle commence à monter rapidement, entre un petit chemin qui file à droite dans la plaine et un ravin à gauche. Là, l'odeur des arbres et des herbes est plus pénétrante : tu reconnaîtras bien la place ; quand tu y seras, tu penseras à moi, comme j'ai pensé à toi dans un lieu semblable, et tu souhaiteras pour l'âme de ton frère un peu de paix, comme il te souhaite, mon enfant, d'échapper mieux que lui et plus vite à tous les pièges que nous tendent sans cesse le désir et l'illusion.

Mes idées, au surplus, n'ont pas été toutes en l'air, elles ont eu leur côté positif : c'est pour cela que je t'écris. J'ai songé à la position où tu te trouverais à la fin de l'année, moi absent et le journal mort. Je tâcherai que tu puisses trouver un peu d'argent chez mon homme d'affaires. Cependant ne néglige pas toi-même de mettre de côté quelques *pierres* pour la soif. Songe aussi à te munir d'avance d'une rédaction (de journal) ; si tu ne trouves rien de passable, attends mon retour : si tu trouves quelque chose de bon, prends-le, j'irai t'y chercher.

Voilà, mon pauvre enfant, tout ce que j'imagine de mieux. Je te dirais bien de rester *quand même* à Paris—une fois Périgueux fini,—si tu étais bien sûr de pouvoir employer tout ton temps à bien travailler. Dans ce cas-là, que j'abandonne à ta probité et à ta raison, je te dirais : Loge-toi dans mes meubles, vis de pommes de terre et attends-moi, fût-ce un an, car au retour j'aurai de la besogne certainement pour nous deux.

Ma chandelle se meurt. Bonsoir.

L. VEUILLOT.

2. La circonstance du *fait* : "Mais... illusion." C'est la ressemblance d'un coin de paysage toscan avec celui d'un coin du pays natal, à Périgueux.

La description se mêle intimement aux réflexions morales, et l'âme de l'écrivain s'y révèle avec ses émotions passées entrelacées aux présentes, grâce au rapprochement d'images physiques et de sensations morales, à la similitude d'un état d'âme qui n'est plus et qui revit en face de celui qui existe... Le lecteur pénètre dans l'intelligence et dans le cœur de Veillot, et est charmé de cette double exploration si noble et si délicate.

Beaucoup de voyageurs décriraient des paysages pour le plaisir de les décrire, et juxtaposeraient ensuite des exclamations ou quelques réflexions de surface :—non ce n'est pas cela ; on gagne à voir comment le grand artiste conçoit et exécute son œuvre.

3. La circonstance de *personne* termine le tableau : c'est son frère Eugène qui occupe sa pensée, à qui il adresse ses conseils, à qui il promet secours pécuniaire et moral, à son retour. Toutes les phrases sont pleines d'idées.

4. Le *style* de cette lettre est irréprochable, bien qu'elle soit écrite hâtivement à la lueur d'une "chandelle qui se meurt." L. Veillot est naturellement poète en prose. Lisez et relisez cette lettre, et vous apprendrez à imiter le maître,

BIBLIOGRAPHIE.

1. JEAN BOUCHET (1476-1557).—Paris—H. Oudin, éditeur, 10, rue de Mézières. Fort volume, in-8°. 1901. 12 francs.

Cet ouvrage est une thèse de doctorat, soutenue avec succès par M. AUG. HAMON.

Les *érudits*, amateurs d'histoire littéraire, y rencontreront des renseignements tout nouveaux sur l'école des "grands rhétoriciens."

Les *amateurs* du pittoresque et de la couleur locale y trouveront un agréable tableau de mœurs provinciales encadré dans un calme paysage poitevin.

Les *moralistes* aimeront à parcourir les pages de la "II Partie" qui reproduisent une peinture si curieuse des mœurs de la première moitié du XVI^e siècle.

Les *curieux* de la langue et de la métrique du siècle de Ronsard et de la Pléiade liront avec fruit les nombreuses remarques accumulées dans la "III Partie."

Tous les *lecteurs*, au contact de cet écrivain, éprouveront cette joie calme que l'on ressent à converser avec un homme de sens droit, délié d'esprit, au grand cœur, fier chrétien et poète une heure tous les jours.

2. INTRODUCTION A LA PSYCHOLOGIE DES MYSTIQUES, par JULES PACHEU, S. J.—Petit in-12°, même librairie, 1901.

Cette brochure reprend l'idée centrale des articles du même savant auteur : *De Dante à Verlaine*.

Le mot si vague de mysticisme s'y trouve précisé, et le champ des études de psychologie mystique, délimité : critique littéraire, théologie, physiologie ; critique de la mysticité contemporaine, analyse et critique des faits de la vie intérieure des chrétiens, et le reste. Des notes, et les résumés analytiques des leçons données par l'auteur à l'Institut catholique de Paris, complètent cet opuscule riche de notions nettes, d'aperçus et de promesses.



☛ Nous recommandons le commissionnaire suivant pour l'achat des livres à

- PARIS -

LOUIS LAISNEY, Libraire,

7, Place de la Sorbonne, 7

PARIS.

Livres neufs et d'occasion : LITTÉRATURE, HISTOIRE, SCIENCES, CLASSIQUES
en tous genres ; prix très réduits.

La maison se charge de remplir les commandes qui lui sont confiées aux con-
ditions les plus avantageuses.

Catalogue périodique envoyé franco sur demande.

S. J. MAJOR

..Négociant en gros..

Nos 18, 20 et 22 rue York - OTTAWA.

Spécialité : Vins de messe et Liqueurs françaises.

Fug. C. Larose,

=Architecte=

Coin des rues Rideau et Sussex, - OTTAWA.

Plans d'Eglises, Couvents, Collèges, etc., etc., une spécialité.

Visite respectueusement sollicitée.

..EDOUARD GAULIN..

HORLOGER ET BIJOUTIER,

7 RUE MOSGROVE.

Spécialité : Réparages de Montres et de Bijoux.

Prix spéciaux pour les membres du Clergé
et les Communautés Religieuses.

☛ Une visite est sollicitée.

J. L. HUDON

144 RUE RIDEAU,

OTTAWA.



Pianos et Orgues de choix

J'en ai pour tous les goûts,
Paiements très faciles.

Petits instruments de musique et accessoires de tous genres.

Le seul magasin de la ville qui ait un assortiment général de musique française : Romances, Chansonnettes, Chansons comiques, etc.

Un joli choix de jolies choses. Chansonnettes à l'usage des Pensionnats, Collèges, etc., avec accompagnement de piano, ornées de jolies gravures : (envoyés franco sur réception de 35c en estampille ou autrement).

Toujours en magasin :

Les œuvres complètes de A. SCHMOLL, en 12 grades, pour piano.—(Détails au prochain numéro.)

La collection entière des œuvres si hautement prisées de l'abbé W. MOREAU.—(Détails au prochaine numéro.)

Aussi tous les ouvrages de Battmann.

Chansonniers : l'Ecrin Musical, l'Ecrin du Chanteur, le Plaisir au Salon, l'Ami du Chanteur, Chansons Populaires Canadiennes, harmonisé par Ach. Fortier ; Chansons comiques, La Lyre Musicale, La Muse Canadienne, etc. etc. etc.

Toute la musique et les romances de Cécile Chaminade.
Ordres par la malle promptement exécutés.

Uins de Bordeaux

Nous nous recommandons de la Direction de la Revue Littéraire et de notre qualité de fournisseurs d'un grand nombre de Congrégations Religieuses dans le monde entier, pour offrir nos vrais vins naturels de Bordeaux aux catholiques du Canada qui désireraient consommer nos excellents produits.

La suppression de Représentant et d'Intermédiaire nous permet de donner nos vins à des prix d'un bon marché exceptionnel, comme il est facile de s'en rendre compte par les cours ci-dessous:

Vins Rouges.

	1893	1895	1896	1898	1899
Côtes Supérieures.....francs....		150	125	135	120
Fronsac (extra)..... "	200	190	155	170	150
Saint Emilion..... "	230	210	"	190	175
Medoc St-Laurent "	240	"	200	"	190
Chateau Larose Perganson (Médoc)	"	320	"	290	"

Vins Blancs.

	1893	1895	1896	1898	1899
Graves Podensac.....francs....		140	130	125
Graves de Sauternes..... "	180	160	140	165	130
Haut Barsac "	210	210	"	190	160
Haut Sauternes..... "	270	215	190	215	175
Clos Mathalin 1er cru... "	"	350	310	"	"

Nous garantissons tous ces vins blancs comme étant absolument sûrs, et, en conscience, nous affirmons qu'ils peuvent être employés au St-Sacrifice de la Messe.

La Barrique de 225 litres, fût compris, prise à quai à Bordeaux.

Notre passé met nos acheteurs à l'abri de toute déception, de toute tromperie, et en retour de la confiance que nous sollicitons de leur bienveillance, nous les assurons que nos rapports d'affaires seront toujours empreints de respectueuse courtoisie et de la plus stricte loyauté.

Henri Bijon, Fils & Gendre

Propriétaires de vignobles, membres de l'Union Fraternelle.

43 rue de St-Genès à Bordeaux.

N.B.—Nous adresserons notre prix courant complet aux personnes qui nous feront l'honneur de le demander.

L. N. POULIN,

156 et 158 rue Sparks
24, 26, 28 et 30 rue O'Connor

Marchandises Seches et Articles de Fantaisies

~~~~~  
Nous désirons attirer l'attention des Etudiants de l'Université sur  
notre magnifique assortiment d'Habilllements du Printemps,  
Casquettes en Tweed, Chemises blanches et de  
couleur (grandeur depuis 12), Collets,  
Cravates, Sweaters, et Sous-

Vêtements pour Garçons et Enfants, aux prix les plus bas.

**L. N. POULIN,**

Coins des Rues Sparks et O'Connor.

---

.. **E. LIMOGES** ..

Peintre de Maisons et  
d'Enseignes, Tapissier  
et Décorateur

Polissage au Vernis, Imitations de tous genres.

Ouvriers compétents à mon service.

Je donne des avis gratuits en ce qui concerne les contrats.

**E. LIMOGES,** - 159 Rue King, Ottawa.

---

*La Cie d'imprimerie  
d'Ottawa...* Rue Mosgrove.

Impressions de toutes sortes.